

I

Ne rien attendre de sensationnel venant de lui. Il pourrait s'appeler Jules ou Alphonse. Il pourrait s'appeler Georges-Henri. Il est Français comme le Sioux maquillé est Sioux. Il ne déteste pas la pluie sur la Bretagne. C'est un bon garçon mais il n'a franchement rien à faire en Afrique. Il n'y pense même pas. L'Afrique ? Il se verrait plus naturellement accoucher de onze chiots.

Il est invité à séjourner et à écrire dans un village du Mali, sur le Niger.

N'importe quoi. Le Guatemala ou le Surinam ne seraient pas des destinations plus aberrantes. Mali est le nom d'un aérolythe, sans doute. Il a fallu qu'il

tombe justement dans son jardin. Il a fallu qu'il tombe dans son petit jardin justement au moment où il s'y trouvait lui-même. Et que faisait-il dans son jardinet ? Il jardinait. Ça lui est tombé dessus. Il taillait ses rosiers, il binait son carré de salades.

Il devrait s'appeler Jean-Léon.

Au nom de quoi faudrait-il toujours partir ? Et s'il était plus aventureux de rester ? La vie est là, de toute façon. Il se demande si ceux qui partent ne bercent pas sans se l'avouer le rêve d'aller où elle n'est pas. Il développe de solides argumentations sur la beauté des habitudes. Il hoche sa lourde tête de philosophe. Son regard erre sur les murs de sa chambre.

Oh ! mais il ne va pas y aller.

Au Mali, pas de sitôt. C'est à peine si on sait où c'est. Encore un de ces pays. Il se trouve bien, lui, sur le sol natal. Il connaît le coin. Parfois il caresse le projet de faire un tour à Prague, ou au Portugal. On verra. Mais le Mali, quelle idée. Jamais auparavant il ne s'est soucié du Mali, ni de près ni de loin, ni même de Lima ou de Bali, c'est dire.

Il ne va pas feindre tout à coup d'avoir quelque chose à y faire.

On l'invite en résidence d'écriture dans un village du Mali, sur le Niger. Comme s'il avait besoin de se rendre là-bas pour écrire. Qu'on lui apporte une table, une chaise, un crayon et du papier. Sujet, avons-nous dit, l'Afrique. Facile. Tel est son tour d'esprit qu'il pense tout de suite aux grands animaux de la savane. Son imagination limitée convoque aussitôt la girafe et l'éléphant.

Lisons.

*Albert Moindre débarquant en Afrique, la première créature qu'il rencontre, c'est une girafe. Il a un peu de mal à y croire. Il s'interroge. Est-ce que par hasard il ne serait pas victime d'une hallucination ? Il se demande à quoi cette grande chose peut bien servir. Puis il a une illumination.*

*– Ça ne peut être qu'un porte-chapeau.*

*Mais une si haute et belle construction plutôt sophistiquée pour un usage aussi prosaïque, c'est tout de même bien inhabituel. Sans compter que l'on a visiblement pris grand soin de ne pas surcharger*

*l'ensemble afin de ne pas nuire à son équilibre garant aussi de son élégance singulière, mélange de solidité et de grâce légère, d'assise et d'essor.*

*L'Occidental n'aurait pas manqué de multiplier les patères, afin de rentabiliser l'objet.*

*Albert Moindre contemple la girafe. On peut poser quoi là-dessus ? Une casquette, ou un melon.*

*Si tu as deux chapeaux, il te faut deux girafes.*

*Ainsi naissent les troupeaux, se dit Albert Moindre en se frappant le front du plat de la main.*

*Albert Moindre croyait avoir fait le tour de l'éléphant. Il ne lui avait fallu pas moins de quinze années, sans jamais ralentir le pas. Mais cette fois il arrivait au bout de son périple. Ne commençait-il pas à reconnaître des choses qu'il avait vues déjà, des gens et des lieux ? Il continuait pourtant. Car dès qu'il prenait la décision de s'arrêter et de poser son sac, le doute s'insinuait en lui : et s'il ne s'agissait que de ressemblances, de similitudes fortuites ? Et il repartait. Il allait voir plus loin.*

*Le malheureux, il marche encore.*

*A-t-on jamais fait le tour de l'éléphant ? se demande Albert Moindre en allongeant le pas.*